

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

focus sur

| GROSSOPHOBIE

EXTRA LARGE

Joëlle Sambu Nzeba
ÉCRIRE ET DÉCONSTRUIRE

CULTURE

*Les femmes
à l'assaut
du cinéma*

DÉCRYPTAGE

LA PAROLE DES
HANDICAPÉ-E-S





Celle qui sème des grains de sable

O riginaire de Bruxelles, Joëlle Sambu Nzega grandit de ses 5 ans à ses 21 ans en République Démocratique du Congo, à Kinshasa, avant de revenir en Belgique, pour ses études. Elle a longtemps pensé faire du droit, elle s'est orientée vers le journalisme. « *J'ai plutôt été chargée de comm', mais j'ai toujours été intéressée par la parole et l'écriture. J'ai été dans un réseau de radios libres à Bruxelles et j'ai adoré la radio. On est avec la personne. Ça a confirmé mon goût pour la parole, la voix et l'écriture.* », précise-t-elle. En parallèle, son militantisme se construit au fur et à mesure : « *À 21 ans, je ne me disais pas féministe encore. On n'emploie pas ce terme au Congo. J'avais une conscience accrue des inégalités. J'étais déjà révoltée.* » Au Congo, elle est identifiée différente en raison de son orientation sexuelle, de son genre et de sa classe sociale. En Belgique, s'ajoute la question de la race. « *Je me suis intéressée à l'histoire de la Belgique et à l'histoire du Congo. J'avais une soif de savoir qui j'étais, d'où je venais. Quand je suis rentrée à Bruxelles, j'ai écrit cette phrase dans l'avion : « Chez les assassins de mes pairs, je vais étudier. » Je milite dans les mouvements anti-racistes, anti-fascistes. Avec l'affirmation de moi en tant que lesbienne, les questions féministes sont arrivées.* », explique l'autrice. Ce 12 mars, en terrasse d'un café, on discute avec elle de la non mixité et de la nécessité de ces espaces. Elle a côtoyé de nombreuses associations engagées à l'instar de Merhaba, une structure dédiée aux gays et lesbiennes issu-e-s de l'immigration. « *Avant, je constatais effectivement une majorité blanche dans les groupes militants. J'ai vu beaucoup de lesbiennes et de personnes transgenres. Aujourd'hui, j'ai le nez dedans et je vois qu'il existe beaucoup de groupes racisés, noirs, arabes... Je viens de m'inscrire à un groupe WhatsApp qui réunit les personnes LBT congolaises. Je pense que les évolutions parallèles sont nécessaires. On ne vit pas tou-te-s les mêmes oppressions. Pour parvenir à grandir ensemble, il est nécessaire que chaque personne puisse saisir et appréhender la réalité de l'autre.*

On discute de ce que l'on vit entre nous, puis on en discute avec les autres. », explique Joëlle Sambu Nzega. Il est primordial que les réalités et les diversités soient prises en compte. Que les concerné-e-s puissent agir par elleux-mêmes, elle prend alors l'exemple du Café Congo à Bruxelles, un lieu tiers monté par des lesbiennes racisées dans lequel elles organisent ce qu'elles ont envie. « *C'est génial qu'il y ait un Café Congo, c'est encore mieux s'il est reconnu d'intérêt général.* », souligne-t-elle. En mars, elle était à Rennes en tant qu'autrice associée de déCONSTRUIRE, association anti-raciste et anti-sexiste, qui à l'occasion du 8 mars proposait une série d'ateliers autour des injonctions : « *Ça remonte à une recherche d'Aurélia (Décordé Gonzalez, fondatrice et directrice de la structure, ndlr) sur les guides pour les jeunes filles : comment être de bonnes épouses, filles, mères... La base de ce qui était la place d'une femme dans la société. Aujourd'hui, les magazines féminins sont peut-être plus subtils mais tout concoure à dicter les normes. Les ateliers sont faits pour réfléchir et construire notre propre guide en 2020. On travaille avec un groupe de jeunes mais aussi d'adultes, majoritairement des femmes et des lesbiennes, et un troisième, à Fougères, dans lequel certaines personnes sont malades, à la rue, avec des déficiences mentales ou moteurs. Des personnes touchées dans leur corps et dans leur tête quelque part aussi.* » Elle est touchée par ce qui en ressort. Elle n'est pas dans le jugement, elle est dans la conscience que chacun-e travaille à partir de ses vécus, son niveau de connaissances et sa manière de les exprimer. Oui, la théorie et l'information sont nécessaires pour comprendre et déconstruire : « *Avec les ateliers, on est dans du vécu, du réel, du rapport humain. Quand on fait ce travail avec des gens qui n'ont pas été écoutés au départ, on se rend compte qu'il y a une vraie envie. Ils accueillent nos propositions, on discute et on travaille sur l'écriture. Et à la fin, c'est super ! Pouvoir dire aux gens que c'est super ce qu'ils ont fait, c'est le grain de sable. Parfois, le grain de sable, il est indispensable. Sans ce grain de sable, le reste ne sera pas pareil.* »

■ MARINE COMBE

#apoilcontrole



#covid-19



#infirmier(e)



ÉDITO | CONFINÉ-E-S

PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Étrange période. Une crise sanitaire planétaire. Depuis le début du confinement, officiellement le 17 mars en France, les inégalités se creusent plus que jamais. On assiste à une augmentation des violences conjugales de plus de 30% en quelques semaines, au manque de moyens matériels et financiers des soignant-e-s envoyé-e-s au front sans l'équipement nécessaire à leur propre protection et on voit que les emplois jugés utiles au fonctionnement de la société actuellement ont un sexe, c'est celui des femmes. Infirmières, aides-soignantes, assistantes maternelles, femmes de ménage, caissières... Elles sont en première ligne, précaires, racisées et blanches. Et pourtant, le journal *Corse matin* titre en Une « ON EST AVEC EUX » dans une mosaïque de photos de soignantes, les hommes y étant en minorité. Le journal *Le Parisien Dimanche* titrent en Une « Ils racontent le monde d'après », au milieu de quatre portraits d'hommes (plutôt vieux) blancs. Le virus est loin de nous permettre de rabattre les cartes dans ce monde patriarcal, capitaliste et colonialiste. On ne parle pas non plus de la situation des personnes LGBTIQ+, peut-être confiné-e-s (emprisonné-e-s) avec un entourage violent et malveillant. Non, on parle des kilos que les femmes vont prendre. On les conforme à l'idée que même dans une situation de crise sanitaire planétaire, il est impératif pour elles de ne pas prendre un gramme, voire qu'il s'agirait là d'une bonne occasion de perdre du poids. Mais quelle bêtise infinie ! On peut gueuler face à l'ignorance des policiers qui verbalisent les sans-abris pour non respect du confinement ou les femmes sorties pour s'acheter des protections périodiques qu'ils ne considèrent pas de première nécessité (petit rappel : si, ça l'est, fin de la discussion.). Il est temps de se bouger le cul, non pas pour le raffermir mais pour en finir avec les putains d'injonctions qui nous pourrissent la vie. Confinées, les femmes continuent de militer pour leurs droits et pour l'égalité. Nous, on a mis de côté les soutifs, le maquillage, le rasoir et le lisseur, et ça fait un bien fou. Parce qu'on en a les moyens, en ce confinement, de penser à ça et d'éprouver cette liberté. Toutes ne l'ont pas. Courage et soutien aux femmes du monde entier.



L'EXPÉRIENCE LITTÉRAIRE DE LA COULEUR DE L'AIR A CHANGÉ

On vient tout juste de refermer le livre de Cécile Cayrel. Enfin, de fermer le PDF (confinement oblige, on n'a pas pu le recevoir en physique). Son roman, publié chez Stock en mars 2020, nous a totalement fait oublier l'inconfort de la lecture de près de 200 pages sur écran. C'est bouleversant de lire *La couleur de l'air a changé*, vraiment. On plante le décor. Camille et David sont en couple depuis 8 ans. Un soir, elle le trompe et lui avoue. Il l'étrangle, une fois sorti de son mutisme. Camille décide de partir quelques jours et va rencontrer des ami-e-s de route. Plus que ça, elle va prendre un nouveau départ. Résumée, l'histoire semble simple. D'un côté, elle l'est. De l'autre, l'autrice renverse la routine, hélas, classique et le schéma de la violence conjugale. Elle crée une rupture, ne jouant ni l'empathie avec l'homme, ni la culpabilisation de la femme. Elle nous fournit des éléments factuels sur leur relation, leurs caractères, les réflexions et les doutes de Camille, et, sans la juger, elle nous embarque dans un lien très profond et très doux avec sa protagoniste qui prend lentement le chemin de la découverte de soi et de l'émancipation, au travers de ses désirs et ses envies mais aussi de ses nouvelles rencontres. Le style littéraire de Cécile Cayrel ajoute de la beauté à l'excitante et délicieuse aventure humaine de son héroïne moderne et ordinaire qui ouvre son esprit, son sexe et son corps à la richesse de la vie. Alternatif, féministe et humain, on est pris-e aux tripes, enivr-e par cette expérience littéraire.

| MARINE COMBE

BRAVO LES MEUFS !

CORONAVIRUS, LES FEMMES EN PREMIÈRE LIGNE

On le sait, au quotidien, les femmes sont déjà en première ligne. La précarité, les conséquences du dérèglement climatique, la non disposition de leur corps, les violences sexistes et sexuelles. En temps de crise, les inégalités s'aggravent et se creusent encore davantage. Les droits des femmes et l'égalité entre les sexes, et plus largement entre les individus, ne sont jamais la priorité. En priorité, on demande un effort collectif qui dépasse de bien loin ces questions-là. Vraiment ? Non, pas tellement. Majoritairement, ce sont des femmes qui travaillent aux caisses des supermarchés, dans les boulangeries, les pharmacies, les hôpitaux (infirmières et aides soignantes particulièrement), les entreprises de ménage... Ce sont elles aussi majoritairement qui occupent les postes d'assistantes maternelles à qui on a dit de continuer à garder les enfants des autres. Majoritairement, ce sont les femmes qui s'organisent pour télé-travailler, gérer les mômes, les courses, les repas, etc. Majoritairement, ce sont les femmes confinées avec des hommes violents et violeurs qui courent un énorme danger aussi bien pour leur intégrité physique que mentale. Majoritairement, ce sont les femmes qui avortent et qui au vu des conséquences du confinement, des restrictions et des urgences, ne vont peut-être pas pouvoir avoir accès à l'IVG dans le délai légal puisque le gouvernement a refusé l'amendement demandant son prolongement dans le cadre du projet de loi d'urgence Covid-19. À toutes ces femmes, la société dit merde.

| MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | MARS-AVRIL 2020

• La tête
du changement - p.2

• Y a un truc dans
l'air... - p.6

• La voix des
handicapé-e-s - p.8

• La politique en bref
- p.9

• Sororité VS précarité
menstruelle - p.10

• Tous les corps
- p.12

• Révolution à l'écran
- p.32

• La culture en bref
- p.34

• Flamme gitane
- p.35

• Verdict - p.36

• YEGG & the city
- p.38

LA RÉDACTION | NUMÉRO 89

YEGG | 22 RUE DE BUFÉRON 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr

CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS
EN UNE | LES ÉLÉGANTES COURBES

RÉALISATION DE LA CAMPAGNE DE SOUTIEN AUX SOIGNANT-E-S | DAVID FERRIOL

LUTTER CONTRE LE VALIDISME



© CÉLIAN RAMIS

« Nous sommes vivant-e-s, ne nous cachez plus, handicapé-e-s ou non, avançons ensemble. Aidez-nous à vivre comme vous. Avançons ensemble. », scandaient les manifestant-e-s ayant répondu à l'appel de SOS Handicap, le 8 février dernier à Rennes.

La société discrimine et rejette les personnes en raison de leur-s handicap-s et celles-ci ont décidé de montrer que non seulement, elles étaient présentes dans l'espace public mais aussi qu'elles refusaient le silence imposé par le validisme. Ainsi, la Marche pour l'inclusion a pris sa source sur l'esplanade Charles de Gaulle pour se terminer sur le mail François Mitterrand. Plusieurs dizaines de personnes, porteuses de handicap-s physique-s et/ou moteur-s, ont défilé. « Ça concerne tout le monde », rappelle une militante en distribuant des tracts aux passant-e-s. Familles, individus en fauteuil roulant, étudiant-e-s... tou-te-s sont là pour lutter contre l'exclusion des personnes handicapées. Tou-te-s sont là pour lutter contre la précarité dans laquelle la société les a enfermées. À l'arrivée, le micro est tendu à celles et ceux qui souhaitent prendre la parole. « Ce n'est pas parce qu'on a un handicap qu'on est différent-e-s. On nous met à part, on nous met de côté, on est exclu-e-s et on pense qu'on sert à rien. C'est faux ! On veut être comme les autres. Que cette exclusion cesse ! Marchez en notre compagnie et aidez-nous à exprimer notre voix ! »,

revendique la première femme à rompre le silence. Les témoignages se multiplient. L'émotion est vive. Parce que les personnes handicapées sont depuis longtemps invisibilisées. Ici, une autre manifestante explique sa colère : « Dans cette société moderne, on ne comprend pas les différences. Je souhaite qu'on vive dans un monde où on se respecte et où on comprend les autres. » Une étudiante n'hésite pas à faire part des difficultés rencontrées à l'université : « Le Relais Handicap à Rennes 2 ne fait rien pour nous. Je suis épileptique à vie, ils me mettent à l'écart, ils ne préviennent pas mes profs et je suis obligée de le faire moi-même. Ils sont là juste pour décorer. Je veux que ça change ! » Rapidement, les timidités s'estompent et les voix s'élèvent : « Le mouvement d'aujourd'hui sera le premier d'un mouvement beaucoup plus large. Porteurs d'handicap-s visible-s ou non, on ne nous entend pas aujourd'hui dans la société. » Un rassemblement pour exprimer leurs difficultés concernant les services d'aide à la personne devrait être organisé, début juin. Il est possible, au vu de la situation actuelle, qu'il soit reporté.

I MARINE COMOBE

bref

ACCUEIL DU PUBLIC

Durant le confinement, le Planning Familial de Saint-Malo ferme ses portes mais l'antenne rennaise reste ouverte de 9h à 12h et de 14h à 18h. La structure demande de lire et de respecter les consignes sanitaires affichées à l'entrée. Pour toute information, vous pouvez joindre le Planning Familial au 02 99 31 54 22. Ou le numéro vert national : 0 800 08 11 11.

bref

bref

À VOTRE ÉCOUTE

« Le confinement n'autorise pas à dévaloriser, à insulter, à taper, à imposer un rapport sexuel », rappelle le collectif Nous Toutes qui précise également que « Il est déconseillé de sortir, il n'est pas interdit de fuir. » Victime de violence ou témoin de violences à l'encontre de votre voisine ou d'une amie, etc. n'hésitez pas à contacter le 3919 et à soutenir la personne si cela est possible.

bref

chiffre du mois

6

épisodes de 7 minutes à regarder absolument sur Arte : il s'agit de la série *Les espionnes racontent*, réalisée par Aurélie Pollet.

chiffre du mois

le tweet du mois

Pour info les FILLES les anti-douleurs ANTADYS et PONSYL pour les règles, c'est aussi des anti-inflammatoires, donc à éviter en ce moment. (et ça les médias oublient d'en parler)

Léla @Hopelessment0 / 18-03-2020

sur la toile

sur la toile

L'ACTU FÉMINISTE EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

magazine_yegg_rennes

sur



Yegg Mag Rennes

sur



@Yeggmag

sur



CAMILLE TROUBAT

INFIRMIÈRE ÉTUDIANTE
PUÉRICULTRICE À RENNES

Serviettes lavables et jetables, tampons avec ou sans applicateur, en boîte ou en vrac, et coupes menstruelles étaient distribuées gratuitement, lundi 9 mars, à l'espace social commun Kennedy, à Rennes. Une initiative que l'on doit à Camille Troubat et qui a cartonné puisque près de 250 kilos de protections périodiques ont été donnés ce jour-là.



© CÉLIAN RAMIS

D'où est partie l'idée ?

J'ai fait un stage d'un mois au sein de la protection infantile et maternelle de Villejean. On a rencontré des femmes qui résidaient au Centre d'accueil des demandeurs d'asile, donc des femmes venant d'arriver sur le territoire français, souvent en extrême précarité. Je me suis dit que ça pouvait être un public dans le besoin. J'ai établi un questionnaire et avec des collègues, on les a aidées à y répondre, pour celles qui ne parlaient pas français. En effet, il y a des problématiques qui sont flagrantes. J'ai demandé à l'association Bulles Solidaires si elle pouvait faire des dons pour une action auprès de ces femmes. Ça a été une très jolie action, les femmes parlaient entre elles, certaines découvraient les tampons. J'en ai parlé au Département qui a accepté de me financer à hauteur de 500 euros pour faire une action plus massive, dans le cadre du 8 mars.

Qu'est-ce qui ressortait du questionnaire ?

Je leur demandais leurs habitudes de vie, si elles ont leurs règles, le flux, la fréquence, les protections utilisées, où est-ce qu'elles se fournissent, combien de fois par jour elles changent de protection, le prix par mois et si ces achats les empêchent de vivre correctement, si pendant qu'elles ont leurs règles, elles sont isolées. Et à la fin, je terminais par c'est quoi leurs représentations des règles, les peurs, les tabous... Les réponses ont été très riches. Majoritairement, elles sont empêchées les trois premiers jours. Souvent à cause des douleurs. Et le Spasfon par exemple, n'est remboursé qu'à 16%. Quand on parle de précarité menstruelle, on compte aussi les médicaments, les culottes qu'on doit racheter, les draps, etc. C'est un budget immense. Et certaines ne peuvent pas sortir parce qu'elles n'ont pas ce qu'il faut.

Comment se concrétise l'action ?

On a mis des affiches un peu partout dans le quartier et créé un événement Facebook. Le matin, on a eu beaucoup d'étudiantes. On a eu des dons, une palette de 110 kilos de la Banque alimentaire de Pacé, on a aussi acheté 16 000 serviettes et puis on avait l'association M.A.Y., avec la présence d'Elise, qui a monté la structure avec deux amies pour lutter contre la déscolarisation due aux règles. Elles collectent des dons, les redistribuent, font des actions auprès des collègues et lycées. Elles sont là aussi pour briser les tabous. J'ai élaboré un livret en libre consultation sur la précarité menstruelle. Il y a eu des échanges avec une sage femme sur des questions multiples : comment mettre un stérilet, les règles abondantes, les mamans qui n'osent pas en parler à leur fille. Il y a eu beaucoup d'échanges, de conseils, d'idées reçues déconstruites.

MARINE COMBE

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION



Actualité

Culture

Focus

Le magazine

La rédaction



LES FEMMES ET LES LGBTIQ+, TOUJOURS SUR LA TOUCHE DU FOOTBALL

© Célian Ramis

ACTUALITÉ, CULTURE



FOCUS SUR



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

YEGG

GROSSOPHOBIE :

un enjeu de taille



Environ 15% des français-es sont obèses et on estime, dans la globalité, à près de 40% les personnes en surpoids. Un chiffre bien plus important qu'hier et moins important que demain. Au cours de leur vie, voire au quotidien, la majorité d'entre elles vont subir de la grossophobie. Le terme désignant l'ensemble des stigmatisations et des discriminations à l'encontre des personnes grosses. Aujourd'hui, les voix des concerné-e-s se multiplient pour dénoncer la grossophobie et lutter contre. Et ça fait du bien de déplacer ce regard que nous impose la société actuelle, obsédée par le corps parfait - comprendre blanc, très mince, jeune, valide... - et de s'interroger sur ce qui fait la norme et celles et ceux qui se réapproprient le hors norme.



LE POIDS

de la norme

« Si vous n'êtes pas gros, vous êtes certainement grossophobe par défaut. », indiquent Daria Marx et Eva Perez-Bello dans leur livre « Gros » n'est pas un gros mot. Une phrase citée dans l'article de *Télérama*, dont la Une présentant Leslie Barbara Butch nue en gros plan a été censurée sur Instagram. Toutes les trois sont militantes contre la grossophobie et ouvrent, avec d'autres, la voie de la reconnaissance des vécus et discriminations subies par les personnes grosses. Gros-se, un terme derrière lequel on instaure depuis plusieurs décennies une connotation péjorative. Un terme qu'elles revendiquent comme un qualificatif de leur apparence physique mais qu'elles réfutent comme une caractéristique unique permettant de les définir entièrement et de les rejeter de la société. Désormais, les témoignages se multiplient pour faire entendre les inégalités et souffrances que la grossophobie engendre, pour tendre vers l'égalité et prendre la place que chaque individu mérite. Une place que la société a encore bien du mal à accepter. Pourquoi ?

Le 8 mars dernier, lors de la journée internationale de lutte pour les droits des femmes, se déroulait le Festival des Courbes, à Bruz, à quelques kilomètres de Rennes. Au centre de cette journée organisée par l'association Les élégantes courbes, un défilé a réuni une trentaine de femmes et d'hommes sur le tapis rouge, dressé sur le sol de l'espace Vau Gaillard. Les modèles s'avancent d'un pas énergique, posent d'un côté, puis de l'autre, et repartent. Avec le sourire, pour la majorité. Ici, il n'est pas seulement question de bijoux et de vêtements. Mais aussi et surtout de valorisation de toutes les morphologies. Un défilé de mode sans critères dans lequel se mélangent des femmes racisées, des femmes blanches et quelques hommes, de tout âge, de toute taille et de tout poids. Toutes affichent le plaisir d'être là, ensemble, et de montrer qu'il n'y a pas besoin de faire 1m90, de rentrer dans un 34 et de tirer la gueule pour s'épanouir. Les choix de vêtements sont différents, les corps aussi. Des tenues longues, courtes, moulantes ou amples... toutes dé-

voilent des courbes, des formes, des hanches plus ou moins prégnantes, des fesses plates ou rebondies, parfois tombantes, des poitrines opulentes, des ventres plats ou arrondis, des jambes galbées, des cuisses avec plus ou moins de cellulite, etc. C'est fascinant, et surtout très libérateur de regarder ces femmes, aux morphologies particulièrement éloignées de celles imposées par les diktats de la mode et de la beauté unique, s'assumer et s'affranchir des codes normatifs oppressifs et extrêmement réducteurs. Et ça procure un enthousiasme contagieux.

CHANEL, JILL KORTLEVE ET SA « PARTICULARITÉ »

Quelques jours avant le Festival des Courbes, les médias titraient sur l'incroyable pas franchi par Chanel lors de la Fashion week : la maison française de haute-couture a dérogé à la règle de la maigreur sur le podium, ce qui n'était pas arrivé depuis 10 ans. Ainsi, Jill Kortleve est définie par « sa particularité », comme l'écrit *Le Pari-*



sien : sa taille 40. Incroyable, et pas tellement vrai, c'est qu'il s'agirait là de la taille moyenne des Françaises. On s'extasie donc de cette représentation inédite de la même manière que l'on est ébahi-e-s quand TF1 donne un rôle, mineur et caricatural, à une actrice noire dans un de ces téléfilms. Et on n'oublie pas de dire que c'est osé. Ce que l'on écarte en revanche, c'est la réflexion profonde autour des conséquences qui se propagent et s'amplifient depuis plusieurs décennies autour de l'injonction à la beauté unique, caractérisée en premier lieu par la blancheur du corps à égalité avec un minceur, proche de la maigreur. Les mentalités ont évolué au profit de la minceur, mais en dépit

des femmes maigres qui subissent les regards désapprobateurs d'une grande partie de la société, sans même chercher à savoir si cela est dû à leur morphologie, à une maladie ou à autre chose.

Ce qui reste en revanche une problématique constante, c'est le jugement que l'on émet sur les personnes qui dépassent le duo 38/40, principalement quand celles-ci sont des femmes. Car comme le rappelle la comédienne et autrice féministe Typhaine D. dans son spectacle *La pérille mortelle*, il existe pour les hommes une sorte de dérogation à la bedaine. Ce jugement, généralisé par toute une palette de clichés et d'idées re-



gues, et les attitudes et comportements haineux et discriminatoires qui en découlent portent un nom : la grossophobie.

CRÉATION D'UNE NORME PAS REPRÉSENTATIVE

Le corps des femmes est un enjeu essentiel du patriarcat et du capitalisme qui, de pair, tentent de les contrôler et de les assujettir afin de les dominer. La mode depuis plusieurs siècles conforme la gent féminine à des normes, à travers des tendances. Et des vêtements taillés non pour le confort mais pour souligner son appartenance sociale d'un côté, et son rôle genré, de l'autre. Ainsi, le corset et toute l'armada de la « taille de guêpe » permettaient de mettre en valeur les poitrines et les hanches, signifiant le rang de noblesse et les attributs de la maternité.

Dans l'article « La mode de l'heure : petite histoire de la silhouette féminine », le site canadien *Les dessous de la beauté* rappelle les propos de l'ethnologue Suzanne Marchand : « *Le respect des lignes naturelles du corps traduit l'aspiration à un monde idéal et égalitaire.* » Au début du XXe siècle, l'attrait de torture est

abandonné mais rapidement les couturiers lancent des modes adéquates à la dissimulation des rondeurs. Les magazines féminins ne tardent pas à leur emboîter le pas, et participent activement à la mise en place d'esthétiques normatives, toujours en correspondance avec le statut social. Plus on est - ou on veut paraître - riche, plus on est mince. C'est dans cette même époque qu'apparaissent véritablement les régimes alimentaires et que l'on essaye à tout prix de ressembler aux stars hollywoodiennes qui, aujourd'hui encore, sont symboles de femmes pulpeuses aux formes sensuelles. On reste toujours dans une norme sexualisante tant qu'on ne dépasse pas le léger surpoids.

Une norme qui inflige bien des dommages psychologiques et physiques à celles qui courent après le fantasme du « corps parfait ». Ce qui profite royalement à l'industrie qui vend produits miraculeux et opérations chirurgicales comme remèdes efficaces pour parvenir enfin au bonheur. La recherche de l'idéal corporel pour se fondre dans la masse normative. La chasse aux kilos. Le sport pour se maintenir en bonne forme. Les injonctions nous obsèdent et nous font

culpabiliser. Une femme grosse est une femme fautive. Fautive d'avoir pris du poids. Fautive de ne pas le perdre. Fautive de ne pas tout faire pour le perdre. Sauf que la population au fil du temps, des pesticides, de la mal bouffe et des doubles journées, elle, se met à accroître son pourcentage de personnes allant du surpoids à l'obésité. Près de 40% en France.

INSIDIEUSE ET VICIEUSE

Et pourtant, on continue de nier leur existence, de nier qui elles sont, en dehors de leur apparence physique. On tolère la surcharge pondérale mais toujours en laissant présager que cela ne doit pas rester permanent et surtout qu'il ne faudrait pas prendre un kilo de plus. On rappelle régulièrement qu'avec l'âge, il devient difficile de perdre du poids, et on culpabilise les femmes, en leur faisant miroiter l'idée qu'elles ne seront plus attirantes aux yeux de leurs chers et tendres qui eux, possèdent la fameuse dérogation bedaine sans se soucier du reste. Ils sont bien là, présents et vicieux, les discours sexistes, grossophobes, hétérocentrés, totalement réducteurs et avilissants, amenant à penser que si on déroge à la règle de la minceur, on entre dans la catégorie du corps hors norme.

Dans le livre « *Gros* » n'est pas un gros mot – *Chroniques d'une discrimination ordinaire*, Daria Marx et Eva Perez-Bello écrivent : « *Si vous n'êtes pas gros, vous êtes certainement grossophobe par défaut. Vous avez été élevé dans une société qui vous apprend que les personnes grosses ne sont pas des modèles, que l'état gros est détestable. Vous reproduisez donc les schémas sans vous poser de question, c'est compréhensible. Il n'est jamais trop tard pour changer ! Commencez pas interroger vos représentations des gros. Si vous êtes gros, vous pouvez souffrir de grossophobie intériorisée. On la caractérise par cette voix insidieuse qui vous pousse à vous*

déprécier et à vous culpabiliser en fonction du poids sur la balance. Rassurez-vous, on peut s'en sortir. Éduquez-vous à la grossophobie et sur son fonctionnement, de nombreuses études scientifiques et sociologiques sont maintenant disponibles. Vous apprendrez ainsi à faire taire la vilaine petite voix, et à vivre au mieux avec le corps que vous avez aujourd'hui. »

Les deux militantes ont créé Gras politique, une association féministe et queer qui lutte contre la grossophobie. Dans leur manifeste, elles décryptent à travers leurs vécus, leurs savoirs et des témoignages recueillis, ce qu'est la grossophobie, comment elle s'exprime et quelles conséquences elle engendre. Elles la définissent comme « *l'ensemble des attitudes hostiles et discriminatoires à l'égard des personnes en surpoids.* »

Au moment de la publication, la définition n'est pas encore entrée dans le dictionnaire. Les Immortels de l'Académie française n'ont pas validé le terme dans le langage officiel, les hommes n'ont pas validé l'existence réelle des discriminations subies. Néanmoins, la connotation péjorative de l'emploi de « gros », « grosse », « grossier », « grotesque », etc., elle se répand comme une trainée de poudre. Ce n'est que depuis 2019, soit à peine une année, que Le Petit Robert définit la grossophobie comme « *attitude de stigmatisation, de discrimination envers les personnes obèses ou en surpoids.* » Pourtant, ce phénomène a été popularisé en France par l'actrice Anne Zamberlan, fondatrice de l'association Allegro Fortissimo et autrice du livre *Coup de gueule contre la grossophobie*, publié en 1994.

TOUT LE MONDE EST CONCERNÉ

Le terme est là, les mentalités peinent à évoluer en revanche et les dégâts esquintent bon nombre de personnes. Lutter contre la grossophobie est l'affaire de tou-te-s, rappelle Gras

« Vous avez été élevé dans une société qui vous apprend que les personnes grosses ne sont pas des modèles, que l'état gros est détestable »

« J'ai toujours été grosse. Même si ça me caractérise, ça ne me définit pas. »

politique en introduction du bouquin : « Si les personnes grosses apprennent dès leur plus jeune âge à ne pas prendre de place, les discriminations grossophobes se chargent de leur rappeler le volume qu'elles occupent. Un des premiers pas de la lutte anti-grossophobie est donc de rendre aux personnes grosses leur espace, et la légitimité à l'occuper. Leur apprendre, en leur donnant la parole, qu'elles sont victimes de discriminations et que peu importe la raison pour laquelle elles sont grosses, elles ont le droit de revendiquer une égalité des chances et une paix de l'esprit. Après des non-concernés, il s'agit de déconstruire les idées reçues liées à l'obésité pour que l'espace public et le lien social ne soient plus un calvaire entravant pour un certain nombre de personnes en situation d'obésité. Enfin, les pouvoirs publics et les institutions doivent entendre qu'ils ont un rôle à jouer. Santé publique, urbanisme, accès aux soins, à l'emploi, à la formation, égalité d'éducation... Il convient de prendre des mesures et de mettre en œuvre les politiques nécessaires, à la fois pour endiguer l'épidémie et pour assurer à ceux qui en sont victimes les mêmes droits qu'à tous. » Les stéréotypes sur les gros-ses, façonnés au cours du XXe siècle, sont intégrés dès le plus jeune âge, sans forcément y avoir été confronté.

AU PAYS DE LA GROSSOPHOBIE (PARTOUT, DONC)

Une jeune fille de 11 ans se rend à l'école. Depuis la maternelle, les autres enfants la traitent de grosse, de bibendum, de marshmallow, de gros tas. « C'est parce qu'elle bouffe trop qu'elle est une grosse baleine. » En EPS, elle est la dernière choisie. Elle est « imposée aux autres ». Son prof de sport pense qu'elle est fainéante alors que courir lui ferait du bien, affirme-t-il. Tout le monde d'ailleurs autour d'elle lui répète sans arrêt que c'est pour son bien. Comme sa mère qui lui étale de la crème anti-cellulite sur

le corps : « Si tu restes grosse, les gens vont se moquer de toi, les garçons voudront jamais de toi. C'est ça que tu veux ? Tu dois souffrir plus que les autres pour qu'on te trouve jolie. » La portion alimentaire qu'elle est autorisée à manger est source de dispute entre ses parents. « Dans ce genre de moment, je ne me nourris pas, je mange mes émotions. Je les avale pour mieux oublier ma vie. »

La petite fille grandit de 20 ans. Elle est toujours grosse, se trouve laide et difforme. En entretien d'embauche, le recruteur ne daigne même pas ouvrir son dossier de candidature. « Il faut être en bonne santé pour ce poste. Sans parler de l'espace que vous allez prendre dans le bureau. » Elle serre les dents. Lors de son rendez-vous gynéco, pris en raison d'une aménorrhée (absence de règles), la professionnelle s'énerve de rien voir à l'échographie, « à cause du gras ». Elle lui enfonce alors, violemment et sans la prévenir, une sonde pelvienne. Elle est dépossédée de son corps. À la caisse du supermarché, elle est agressée. Quant à son petit ami, il n'essaye ni de la comprendre ni de la soutenir. Son poids semble justifier l'hostilité des un-e-s et des autres se permettant de la juger et de l'engueuler. Une crise de boulimie de plus, une hospitalisation d'urgence, elle se rend à un groupe de paroles : « J'ai toujours été grosse. Même si ça me caractérise, ça ne me définit pas. Moqueries, insultes, cruauté gratuite... je connais ça depuis toujours parce que je suis grosse. On disait même que j'étais facile. J'ai toujours douté de moi. Je passe mon temps à me détester et à rejeter mon corps. »

Le moyen métrage *Grosse* a été diffusé sur Internet en décembre 2018. Réalisé par Maxime Ginolin, le YouTubeur surnommé Magic Jack a intégré, pour le film, un groupe de paroles et montre à l'écran ce que peut vivre une personne grosse au quotidien et comment elle peut



le vivre. À travers cette fiction réaliste, il pointe les nombreux stéréotypes et idées reçues qui encadrent la grossophobie et y ajoute le point de vue d'une concernée.

ON NE NAIT PAS GROSSE

On fustige les personnes grosses en raison de leur poids. On les imagine fainéantes, incapables de fournir un effort physique, incapables de se retenir d'engloutir burgers, glaces, biscuits et sodas. On les pense bêtes et méchantes. Elles méritent l'humiliation publique. Elles sont grosses. Finalement, ça met tout le monde d'accord. En masquant notre grossophobie –

en la rendant légitime et acceptable – on réfute la vie de toutes les personnes grosses. On nie leur existence et on refuse de leur accorder une place dans la société. « Les médias ont une responsabilité importante dans la construction et la propagation des idées reçues sur les gros. Les quelques émissions et documentaires qui leur sont consacrés traitent le sujet de manière spectaculaire ou pathétique, souvent par le biais des troubles alimentaires (dont souffrent seulement une partie des obèses) ou de l'impératif de la perte de poids (Zita dans la peau d'une obèse, The Biggest Loser, Tellement vrai...). Il n'existe à l'heure actuelle pas de livre consacré à la dis-

notre vocabulaire sans nous expliquer pourquoi. On forme un tabou sur le tabou. Sans le terme, on n'en parle pas. On met un mouchoir sur le problème. Parce qu'on considère que c'est un problème. On est projeté sans préavis dans la grossophobie (tout comme dans le racisme, le sexisme, le validisme, les LGBTIphobies, etc.) et on nous dépossède des savoirs et connaissances nécessaires pour éviter de cautionner et de faire perdurer des fléaux aux conséquences dramatiques sur les personnes concernées.

Paradoxalement, ces silences se transforment en remarques mesquines et haineuses, en regards méprisants et culpabilisateurs. On accumule les clichés à leur sujet : elles sont fainéantes, manquent de courage et de volonté, tout comme elles manquent de dynamisme et de compétences, elles sont malodorantes, bêtes, méchantes ou au contraire très gentilles et drôles, mal habillées, sans vie sexuelle ou

sentimentale mais des bons coups au lit. La liste dressée par Gras politique n'est pas exhaustive : « *Il s'agit d'une partie de la charge mentale que les gros portent chaque jour : l'exigence de ne pas ressembler aux clichés que la société leur colle aux bourrelets.* »

Au quotidien, il y a les stéréotypes qui heurtent, qui blessent et qui traumatisent. Mais aussi les infrastructures, nullement pensées pour les personnes obèses. L'exemple le plus flagrant est certainement celui des transports en commun dans lesquels les sièges ne sont pas adaptés. Dans les écoles, même combat. Dans les hôpitaux, on n'en parle pas alors qu'il faudrait puisqu'ils ne sont pas équipés de lits prévus pour des personnes de plus de 120 kilos.

DES VIES SEMÉES D'OBSTACLES

Dans le documentaire, Daria Marx livre « *l'histoire intime du petit peuple des gros* ». Elle a



© CELIAN RAMIS

crimination grossophobe – à peine trouve-t-on quelques thèses ou études, bien éloignées du grand public. Le témoignage On ne naît pas grosse de Gabrielle Deydier a posé la première pierre d'un mouvement jusqu'ici cantonné à Internet et aux réseaux sociaux : enfin, les concernés prennent la parole et sont relayés par les grands médias. », explique Gras politique.

Dans *On ne naît pas grosse*, publié en 2017, Gabrielle Deydier raconte sa vie de grosse. Oui, grosse. Comme elle le dit dans *Télérama*, début février 2020 : « *C'est essentiel d'être clair avec les mots. À vous de voir si vous y mettez ou non une connotation péjorative. Moi, en tout cas, je suis grosse, c'est factuel mais je ne suis pas que cela.* » Quelques jours plus tard, le 25 février exactement, l'émission de France 2, *Infrarouge*, diffuse le documentaire *Daria Marx, ma vie en gros*. Elle est le sujet et la narratrice. Comme Gabrielle Deydier, elle se situe en introduction : « *Je m'appelle Daria Marx, j'ai 38 ans, je suis grosse pour de vrai. Ni ronde, ni voluptueuse, ni pulpeuse, juste grosse.* » Le mot est posé. Il divise, il fait peur. Quand on le dit, on sent les visages se crispent, les corps se figer. A-t-on dit un gros mot ? Non, répond Gras politique en couverture de son livre. On interroge plusieurs femmes, membres des Élégantes courbes qui, le 8 mars, défilent à Bruz, lors du Festival des Courbes. Zorica, 48 ans, n'est pas à l'aise avec le terme : « *Je n'aime pas, je préfère dire enro-*

bée ou ronde. Pour autant, j'aime qui je suis, j'assume mes rondeurs. » De son côté, Elisa, 37 ans, explique que dire grosse ne lui pose plus de soucis aujourd'hui : « *Ce n'est plus un mot qui me fait du mal. Mais je trouve qu'il y a des termes plus adéquats, plus jolis. On peut dire en forme, en courbe ou plus size. Dans grosse, en fait, il faut changer la négativité, que ce ne soit plus péjoratif.* » Et enfin, pour Marie, 58 ans, « *il faut appeler un chat un chat, oui je suis grosse par rapport aux standards établis, par rapport à l'IMC.* » L'IMC désigne l'indice de masse corporelle. On considère une personne en surpoids quand celui-ci est supérieur ou égal à 25 et on considère une personne obèse lorsque celui-ci est supérieur ou égal à 30.

QUE CACHE LA PEUR DU MOT ?

Aurait-on peur de dire grosse comme on a peur de dire féministe ? Pourtant, les militantes revendiquent le droit à l'égalité, le droit à la dignité. Elles dénoncent les inégalités entre les individus et les discriminations qui en découlent, et pointent les impensés. De nombreux combats d'hier et d'aujourd'hui prouvent l'importance des mots. Nommer fait exister. Que nous dit notre peur de les prononcer à voix haute ? Pourquoi hésite-t-on avant de dire qu'une personne est noire ? Pourquoi hésite-t-on avant de dire qu'une personne est grosse ? Dans quel état se met-on si une personne est grosse et noire ? Depuis l'enfance, on nous apprend à bannir ces mots de

haps napame

Elles sont célèbres et grosses et les médias font d'elles des symboles du Body Positivisme, parfois à leur insu. La chanteuse Yseult a récemment exprimé son refus d'être un étendard, par lassitude d'être réduite au fait d'être noire et au fait d'être grosse. Elle assume son corps, elle le dit, elle le montre. Mais elle veut être reconnue pour son talent de chanteuse. Un discours largement compréhensible ! D'autres personnalités comme Beth Ditto ou Lizzo militent activement pour la normalisation des corps gros, de la graisse dans le dos, des vergetures, des fossettes dans les fesses, etc. Qu'elles se revendiquent engagées contre la grossophobie ou non, elles ont une influence sur les mentalités, cassant les codes de la beauté unique, les injonctions à la minceur et les assignations à se faire discrètes. Certaines, comme l'ancienne lea-

deuse du groupe Gossip, se servent de leur notoriété pour créer des lignes de vêtements pour les personnes en surpoids et obèses. Parce que dans la mode aussi il est important de briser les frontières et d'affirmer que toutes les morphologies sont à valoriser. Gaëlle Prudencio a commencé en tant que blogueuse, en 2007, spécialisée dans la mode grande taille. Elle a lancé le challenge French Curves et aujourd'hui, une marque de vêtements en Wax, Ibilola, fruit de toutes ses rencontres avec le mouvement Body Positive, dont elle est une des portes paroles, et l'acceptation de soi. Sur les réseaux sociaux qui voient fleurir de nombreux comptes prônant la valorisation de tous les types de corps, elle fait partie de ceux qui influencent massivement. Tout comme celui de la mannequin et activiste body positive Lotte Van Eijk.



© CÉLIAN RAMIS

longtemps cru qu'elle était la seule grosse de France, ne voyant personne lui ressemblait. Accompagnée de plusieurs ami-e-s, iels mettent en commun leurs expériences personnelles qui relèvent finalement d'un système collectif oppressif ayant décidé de bannir les gros-ses de la société. Dès la petite enfance, la grossophobie commence. Les médecins alertent les parents que leur enfant est « dans la courbe haute. » Il est préconisé de faire « attention ». Attention à ce que l'enfant ne grossisse pas davantage. Là encore, on ne nomme pas précisément le fameux danger mais on sait qu'il préfigure dans les inconscients de l'ensemble de la population. Puis, il y a la pesée à l'école, devant tou-te-s les camarades, les cours d'EPS où comme dans le film de Maxime Ginolin, les enfants gros sont choisis en dernier. « Sauf en rugby », précise Eva Perez-Bello dans le documentaire. Dès le début de la vie, humiliations et culpabilisations sont présentes. Les personnes concernées intègrent l'idée qu'elles n'ont pas les mêmes capacités que les autres. On cherche à les mettre en garde, à les faire maigrir, « pour leur bien », soi-disant, mais on les gave à coup de traumatismes et de séquelles. « À chaque fois,

la nourriture a été mon seul réconfort. La honte et la colère ont nourri mes troubles alimentaires. Les jugements et conseils avisés des autres ne m'ont pas aidée à maigrir. Ils m'ont renvoyé une image de moi déformée à jamais. C'est un traumatisme qu'on se traîne toute sa vie. », décrit Daria Marx, qui poursuit : « Si je n'avais pas pris ce poids, je serais morte en fait. Prendre ce poids m'a sauvée. C'était la seule manière que j'avais de gérer mes émotions. »

Eva Perez-Bello, quant à elle, explique qu'à 13 ans, on lui a découvert le syndrome des ovaires polykystiques. Une maladie hormonale qui entraîne souvent la prise de poids. « Il n'y a pas que ça qui fait que je suis obèse. Quand j'étais petite, un cousin a décidé qu'il avait le droit de me tripoter. Ça a joué aussi je pense. Peut-être une façon de me construire une armure de gras ?! », souligne-t-elle. Les causes du surpoids et de l'obésité sont nombreuses et parmi elles figurent notamment les violences sexuelles et physiques, la maltraitance, l'abandon ou encore des situations de séparation... Les kilos s'activent comme une barrière de protection.

L'ENFER BANALISÉ...

Manger ses émotions. C'est une phrase qui revient souvent dans les témoignages des personnes concernées. Tout comme reviennent constamment les injonctions à la minceur. Les femmes en surpoids sont dix fois moins embauchées que les femmes en poids normé (six fois moins pour les hommes en surpoids). La vie sentimentale et sexuelle peut également être ébranlée, à l'instar de l'estime et de la confiance en soi.

Crystal, une amie de Daria, était persuadée de vivre seule toute sa vie, au point d'envisager d'être nonne. Daria, qui avoue ne pas avoir de complexe dans l'intimité, fait part de relations toxiques dans lesquelles elle s'est laissée enfermée parce qu'elle est grosse et qu'elle a pensé que c'était déjà bien qu'un homme s'intéresse à elle. Eva aussi livre l'existence d'une faille : « Moi alors que je suis avec des nanas qui me disent qu'elles me kiffent, je doute encore, alors que j'ai 33 ans, que j'ai fait du chemin, que j'ai accepté mon corps, y a toujours ce truc... » Une autre amie, Anouch, analyse : « Le corps gros est soit hypersexualisé, soit déssexualisé. Dans l'imaginaire populaire, on pense que les femmes

grosses ne séduisent pas. » Ainsi, sa gynéco a été surprise qu'elle lui demande la pilule, persuadée qu'elle n'avait pas d'activité sexuelle. Les personnes grosses sont souvent concernées par l'errance médicale. Malmenées, voire violentées, par les professionnel-le-s de la santé, oubliées des réflexions quant aux infrastructures et équipements et souvent mal diagnostiquées, elles ont des difficultés à trouver des médecins « safe », bienveillants, en qui elles peuvent avoir confiance. Elles le disent dans le documentaire : « Nous sommes les oubliées de la médecine. On veut absolument nous faire maigrir mais on nous oublie de nous soigner. » Ça commence à bouger et les membres de Gras politique peuvent aujourd'hui intervenir dans des événements, tels que les colloques de médecins pour aborder avec les eux la lutte contre l'obésité et déjouer l'amalgame fait en France « entre faire la guerre à l'obésité et faire la guerre à l'obèse. »

Zorica, de l'association Les élégantes courbes, approuve : « Ça me dégoûte d'entendre les médecins me dire que je devrais perdre du poids. Même en sous poids, j'avais mal. Quand on a une pathologie, parfois, le poids n'y est pour



© CÉLIAN RAMIS



rien. Les kilos en trop arrivent bien trop vite dans les conversations et c'est dur à entendre. » L'injonction à la chirurgie bariatrique est, selon de nombreux témoignages, très élevée. *Télérama*, dans l'article « Je suis grosse et alors ? », indique qu'en 2017, ce service chirurgical comptabilisait 68 000 interventions, soit 4,5 fois plus qu'en 2006. Et à 90%, elles concernent des femmes. La France est le pays européen qui compte le moins de personnes grosses mais le plus d'opérations gastriques.

INJONCTIONS, INJONCTIONS, INJONCTIONS...

Que les femmes soient majoritaires à souhaiter être opérées n'est pas un fait surprenant puisque ce sont elles les plus touchées par les injonctions à la sacro sainte minceur. Partout, en permanence, on rappelle à la gent féminine qu'elle se doit de correspondre aux standards de beauté établis par le patriarcat qui n'en a rien à cirer que la norme soit représentative ou non, il est impératif de la désirer, cette norme.

Et de tout faire pour y parvenir. Mieux vaut se priver que de prendre un gramme. Alors pour les femmes en surpoids et les femmes obèses, c'est un calvaire de tous les instants. Car non seulement, elles n'ont visiblement pas pris au sérieux les mises en garde mais en plus, elles ne font visiblement pas grand chose pour que ça change. On pense « les pauvres », et on pense « c'est de leur faute, elles pourraient aussi se remuer le cul pour perdre du poids et vivre mieux ». Elles seraient sans doute aussi un peu plus jolies et auraient alors plus d'occasion de se trouver un mec potable... Oui, c'est ça qu'on se dit dans notre tête ou dans leur dos. Parfois devant elles. Constatant, elles entendent ce discours ou le lisent dans les yeux rivés sur elles. « *Le regard est cruel. Dès que tu achètes un pain au chocolat, les gens te regardent l'air de dire « Comme si t'étais pas assez grosse... ».* », signale Zorica. Pareil pour Marie, également membre de l'association Les élégantes courbes : « *Vous mangez un gâteau, on vous regarde genre « elle se goinfre ». Mais non ! L'obésité ne vient pas forcément du fait que l'on mange trop ou que l'on mange mal. Ça peut être dû à plein de chose. Ça peut être hormonal, ça peut être psychologique, pour mettre une barrière entre soi et les autres. C'est trop facile de juger sans savoir !* »

Le jugement est permanent. Daria Marx et Eva Perez-Bello ne s'en cachent pas. Quand elles prennent le train, elles réservent en 1ère classe. Afin d'avoir un peu plus de place qu'en seconde et peut-être éviter de voir la peur dans les regards des autres passagers, craignant que ce soit sur eux que ça tombe, le malheur de voyager assis-e « à côté de la grosse ». À force, elles avaient pris l'habitude de s'installer au wagon bar durant tout le trajet. « *On passe notre temps à toucher les gens et à être touchées par les gens, malgré notre volonté. L'enfer, c'est pour nous d'abord. Eux, ils voyagent une fois avec nous mais nous, c'est toute notre vie qu'on a à dealer avec notre volume. Partout on déborde, rien n'est fait pour nous et on nous le fait remarquer.* », note Eva. Il est clair que tout est fait pour rebuter la population. Le signal est fort : dans la norme de beauté, les femmes sont considérées comme des objets, en dehors de la norme

de beauté, les femmes sont rejetées et méprisées. Moquées, harcelées. Gratuitement. Et ça, en période de confinement, on ne cesse de le rappeler.

RAS LA CULOTTE !

Le 9 avril, Olga Volfson, journaliste et militante féministe engagée contre la grossophobie, publie son billet d'humeur sur le site *Terrafemina*. Intitulé « Je suis grosse et je refuse d'être votre enfer de confinement », elle dénonce les multiples blagues grossophobes qui circulent depuis mi-mars, visant à faire rire tout en faisant craindre la prise de poids prévisible ou non lors du confinement. Sur les réseaux sociaux, phrases, images, montages et autres s'interrogent sur l'apparence physique, principalement des femmes, à la sortie. Et ça bombarde de propositions de régimes, d'exercices à pratiquer au quotidien pour s'entretenir et garder la ligne.

L'injonction à la minceur et au « corps parfait » s'immisce jusque dans l'intimité des foyers allant même jusqu'à écarter la gravité de la crise sanitaire. Dans sa chronique, la journaliste relève qu'il y a des milliers de mort-e-s, des centaines et des centaines de malades sous assistance respiratoire, des manques de moyens matériels et financiers pour soutenir les soignant-e-s, que les plus précaires continuent d'aller travailler, que les travailleurs-euses du sexe crèvent de faim, que les sans-abris se prennent des amendes pour non respect du confinement, que les réfugié-e-s n'ont ni moyen de se prémunir du virus ni moyen de vivre dignement. Mais finalement, ce n'est pas là le souci majeur : « *Le vrai problème du confinement, ce sont tous ces vilains kilos que l'on va prendre pendant. Vous imaginez ? Si c'est pour ressembler au bonhomme Michelin une fois autorisé-e-s à profiter, enfin, de la saison du maillot de bain, à quoi bon survivre ? Heureusement que les influenceuses et autres mêmeurs se sont lancé-e-s dans le concours de la blague la plus crassement grossophobe sur leurs réseaux sociaux afin de prévenir un grossissement généralisé de la population. Il ne faudrait surtout pas qu'on pense un instant qu'une pandémie planétaire puisse être plus grave qu'un manquement envers le sacro-saint culte de la minceur !* »

« Nous ne sommes pas un chiffon rouge que l'on agit en guise de motivation à rester « fit ». Nous sommes des êtres humains aussi, avec plus de chair que d'os comparé à vous, certes.

Et alors ? »

C'est oppressant et énergivore d'être confronté-e en permanence au rapport au corps. Trop grosse, trop maigre, pas assez ci, pas assez ça. Le corps d'une femme ne lui appartient jamais entièrement. Jamais pleinement. Le miroir reflète les millions de regards grossophobes qui se posent sur nos chairs et nos formes. Nos bourrelets et nos amas de peau. Nos vergetures et notre cellulite. Et ça nous bouffe du temps de cerveau. L'obsession de ne pas avoir fait ce qu'il fallait, de ne pas avoir mangé correctement, de ne pas avoir remué sa graisse dans la journée. Ça envahit nos pensées, ça augmente notre culpabilité. Et oui, l'anxiété accroît les troubles alimentaires. C'est un cercle vicieux. Olga Volfson est furieuse et tape du poing sur la table, et ça fait du bien de se remettre les idées en place : « *Mais ces gens qui plaisantent si bruyamment sur les kilos pris pendant le confinement et qui s'acharnent à communiquer sur le meilleur moyen de faire de cette épidémie un prétexte à maigrir, ont-ils pensé une seule seconde aux répercussions de leur inconséquence sur la vie des personnes grosses ? Nous ne sommes pas un chiffon rouge que l'on agite en guise de motivation à rester « fit ». Nous sommes des êtres humains aussi, avec plus de chair que d'os comparé à vous, certes. Et alors ? Nous avons autant le droit à la considération, au respect, à la dignité que vous. Et nous aimerions bien pouvoir prétendre au peu de tranquillité d'esprit qu'il est possible de grappiller en ce moment, sans être inlassablement réduit-e-s au statut d'épouvantail, pointé-e-s du doigt pour un oui ou pour un non.* »

PERSONNE NE VEUT GROSSIR

Les militantes le répètent : la grossophobie n'est pas l'éloge de l'obésité. Elles ne jugent pas non plus les personnes grosses souhaitant perdre

du poids. Elles pointent les inégalités de traitement et dénoncent les actes, les attitudes et les discriminations qui s'abattent sur les femmes et les hommes en surpoids et au-delà. Elles font entendre leurs vécus et ressentis et se réapproprient leurs corps, qu'on leur confisque en raison de leur apparence physique. Dans « *Gros* » n'est pas un gros mot, Gras politique souligne qu'il existe également une différence au sein des gros-ses. Il y a les « *bons gros* », ceux que l'on tolère. Qui ont un motif acceptable. Comme les jeunes femmes ayant vécu un parcours de PMA. Les adolescent-e-s atteint-e-s de dérèglement hormonal. Là, on éprouve de l'empathie. Là, on va même jusqu'à dire « *Toi, tu es grosse, mais c'est pas pareil...* ». Le fameux « *pas pareil* ». On les distingue donc de celles et ceux que l'on imagine s'empiffrer tous les jours devant la télé, incapables de se mouvoir hors du canapé. « *Peut-être que cet obèse ne sort plus car la grossophobie latente est trop difficile à supporter. Personne ne désire être gros. Ce n'est jamais un choix conscient. Qui voudrait être l'objet de moquerie, de harcèlement, victime de discrimination ? La volonté n'entrera en jeu qu'au moment de s'accepter, éventuellement.* », peut-on lire dans le bouquin.

Interrogée par *Télérama*, la psychanalyste Catherine Grangeard explique qu'il est compliqué de diverger des normes : « *Soit vous êtes suffisamment solide pour les dénoncer et affirmer vos différences. Soit vous n'avez pas confiance en vous et vous vous reprochez de ne pas correspondre à ce que les autres attendent. Vous vous sentez alors incapable, minable.* » La perte d'estime de soi, de confiance, la peur d'être jugé-e, la peur d'être discriminé-e – basées sur l'expérience bien souvent – mènent au repli et à l'isolement, parfois à la dépression.

Les mouvements dits Healthy ou Fit qui émergent depuis plusieurs années visant à photographier et poster nos bons petits plats très sains et nos salutations au soleil à 6h du matin avant d'aller faire un footing ont un effet pervers puisqu'ils participent souvent à culpabiliser, majoritairement, les femmes qui s'écartent de l'assiette radis, avocat, pousses de soja et salade verte. Sans écarter les bienfaits sur le corps, sur la santé, sur le fait de se réapproprier notre alimentation, ces mouvements sont critiquables tant ils tendent à créer une obsession autour de la nourriture au lieu d'enrichir la notion de plaisir à manger. Ce que l'on appelle l'orthorexie conduit à être obnubilé-e par le fait d'ingérer une nourriture exclusivement saine et de rejeter systématiquement ce qui est perçu comme de la mal-bouffe.

NAISSANCE DU BODY POSITIVE

Dans les années 90 naît le mouvement Body Positive, prônant l'idée d'acceptation de tous les corps et englobant les questions de morphologie mais aussi de couleur de peau et de genre. Vient l'époque des Tumblr, sites sur lesquels on peut s'afficher épanoui-e-s dans nos corps quels qu'ils soient, puis l'époque des réseaux sociaux et du culte de l'image. C'est là particulièrement, à la naissance d'Instagram notamment, que le mouvement prend encore plus d'ampleur. Tout en s'exposant à la grossophobie, encore moins contenue lorsque l'on se cache derrière son écran. L'idée est de briser les normes et les tabous, pour s'affranchir et s'émanciper des diktats de la beauté unique. Tous les corps sont les bons corps. Il faut donc également casser le côté retouche de l'image, à travers des logiciels ou des filtres proposés par les applications. Se montrer tel que l'on est. Et

même souligner tout ce qui relève soi-disant des imperfections. Bourrelets, cellulite, vergeture, poils, boutons, rougeurs... C'est désormais aux complexes d'avoir la vie dure.

Pas si simple quand la société, au quotidien, a décidé de vous rappeler que vous ne correspondez pas à la norme. Que vous n'êtes même pas considéré-e entièrement comme un être humain. Parce que la grossophobie dépossède les personnes concernées de leur humanité. Si le mouvement Body Positive aide et accompagne des femmes, principalement, et des hommes à mieux vivre avec leur corps, tant mieux. C'est à prendre et à ne pas négliger. Chaque chemin est important. S'accepter soi est une étape cruciale. Sans doute la plus cruciale. Mais en

parallèle, les mentalités doivent évoluer, les moyens doivent être mis en œuvre pour prendre en compte et en considération toutes les personnes, tous les corps, toutes les morphologies.

VALORISER TOUTES LES MORPHOLOGIES

Modèle plus size en amateur, Elisa a commencé par un concours de beauté. Pour se lancer un challenge et sortir de son quotidien de mère au foyer. À l'été 2017, elle déménage en Bretagne et continue de faire des défilés et des shooting photos. « *Ça m'a aidé à prendre confiance mais les concours de*

Miss ne sont pas mes valeurs. Il n'y a pas l'esprit de bienveillance et en fait, ce n'est pas encourageant. Les gens sont là pour valoriser leur concours, leur argent, etc. Il y a de plus en plus de concours qui se développent comme les Miss Curvy, Miss Ronde, etc. Mais c'était pas pour moi, j'ai arrêté fin 2017. », explique-t-elle. Elle poursuit sa route en participant à des événements comme des salons par exemple. À



cette époque, elle fait du 46 et constate qu'elle est bien reçue mais... « *pour les robes de mariée par exemple, je pouvais en avoir une, là où ma collègue qui faisait du 38 pouvait en porter 4 ou 5.* » En mars 2018, Elisa décide de créer ses propres événements et ses propres défilés sans critères de taille, de poids, etc. en fondant l'association Les élégantes courbes. L'objectif : montrer qu'il existe une multitude de morphologies. « *Et faire profiter les autres qui n'ont pas eu la même expérience que moi. Parfois, on est timide, on a peur de se montrer et puis l'effort groupe fait qu'on y va. Avant un défilé, on se prépare, on se lance et on ressent de la fierté de l'avoir fait. Ça donne envie de recommencer !* », précise Elisa.

Au sein de la structure, subsiste également la volonté d'accompagner les adhérentes dans l'acceptation et la valorisation de leurs corps. « *Quand les filles me contactent pour participer*

à l'association, aux défilés et aux shootings, c'est l'occasion de discuter avec elles. Certaines veulent parler de leur rapport à leur corps, ont besoin d'être rassurées, encouragées. Ensuite, on a un groupe de discussion pour l'organisation des événements, chacune peut s'exprimer. Je tiens vraiment à ce que les femmes se sentent bien dans l'association, que l'on soit toujours dans un esprit de bienveillance. Ce n'est pas un concours de beauté ! », poursuit-elle.

C'est une aubaine de pouvoir assister à des défilés durant lesquels il est possible de s'identifier à la mannequin : « *On a fait le choix de ne pas mettre de critères, il n'y a pas des grandes tailles. On a aussi des femmes maigres. Quand on fait 1m50 et 40 kilos, on est complexées aussi. On a toutes des complexes qui viennent de la représentation des femmes. Ici, c'est le vrai, la vie, le réel.* » L'accompagnement à l'accep-

tation de son corps et la valorisation de toutes les morphologies sont les deux missions phares de l'association. « *Nous ne sommes pas là pour représenter des marques. Nos créateurs comprennent notre but et respectent notre charte.* », insiste-t-elle. Parce qu'il persiste également une problématique autour de l'habillement. Trouver un vêtement adapté à sa taille et à sa morphologie n'est pas tâche aisée lorsque l'on dépasse le 44 ou le 46. Elisa le sait pertinemment : « *J'ai fait le yoyo toute ma vie. A 18 ans, j'étais anorexique et puis j'ai pris du poids, obligée de porter des sacs à patate car je n'avais pas les sous pour acheter des tenues adaptées. Au niveau tarif, les habits ne sont pas abordables. Quand on a des revenus moyens, que l'on a des enfants, etc. ce n'est pas évident. À Paris, il y a plus de boutiques mais ici, on se rabat vite vers des sites internet anglo-saxons. Malgré tout, il y a des créateurs qui font des efforts évidemment. Mais dans l'association, les tenues restent secondaires.* »

L'an dernier, elle a participé à un happening Body Positive, organisé par la mannequin grande taille Georgia Stein. « *Le but n'est pas le même que celui des Élégantes courbes, c'est plus militant. Ça permet de faire bouger les médias.* », commente-t-elle. Faire bouger peut-être aussi les agences de mannequinat... « *On est trop abreuvées de squelettes dans les médias, les concours de beauté, les salons, etc. Personnellement, depuis que je fais des défilés, je prends confiance en moi. Et pourtant, j'ai 37 ans et 4 enfants. Mais ça me procure des sensations qui restent en moi, notamment la sensation d'avoir relevé le challenge que je m'étais lancée.* », conclut-elle.

DES EFFETS TRÈS POSITIFS

Marie a connu Elisa par son travail, à l'espace textile et bijouterie d'une grande surface. Elle lui a proposé de défiler. Ce qu'elle apprécie particulièrement dans l'association, c'est l'ambiance et la bienveillance. « *Ici, pas de regards en coin.* », nous dit-elle. Elles ont toutes des rondeurs ou de maigreurs, elles sont là pour valoriser leurs corps, souvent oubliés ou méprisés, invisibilisés. « *Ça m'a beaucoup apporté, m'a permis de me sentir plus à l'aise et de porter des*

habits que je n'aurais jamais porté. Ça donne une autre vision des corps des femmes. », poursuit-elle. Quand on lui parle du défilé Chanel qui crée l'émulation avec un mannequin en taille 40, elle nous répond : « *C'est se foutre de la gueule du monde.* » Dans sa famille, sa mère, ses grands-mères et sa sœur ont des rondeurs. « *Moi, j'ai des rondeurs et je n'ai pas de problème de santé. Oui, des filles en ont et il faut faire attention quand ça touche la santé. Personnellement, je n'ai pas spécialement souffert de mes rondeurs. Oui, avant j'avais des complexes parce que je suis cambrée et mes fesses ressortaient. J'ai rencontré un homme qui faisait des photos de charme et j'ai pris conscience de ce que pouvait être mon corps et que mes courbes sont belles. C'est vrai que le regard de l'autre permet d'accepter. Quand on fait des photos et des défilés, on est soumises au regard des autres. Quand on met les photos sur Facebook, on prend le risque d'avoir des commentaires désobligeants. Mais la plupart des retours sont des encouragements.* », indique Marie.

Pour elle, faire un défilé avec des femmes et des hommes aux morphologies différentes participe à changer le regard que l'on porte sur les corps : « *Et puis, les gens voient que l'on défile dans la bonne humeur. Alors, on n'est pas des pros mais on est dans la bonne humeur ! Ça m'enrichit énormément. C'est très intéressant, ça offre une ouverture d'esprit. On a des particularités, on se complimente, ça fait du bien et ça rassure. Ça aide beaucoup de filles. Quand on se sent bien dans son corps, ça se voit rapidement. Les autres ne peuvent que se dire « elle assume », un point c'est tout. Chacun-e réagit à sa façon bien sûr. Arrivée à bientôt 60 ans, personnellement, je me sens bien. Qu'on me dise que je suis grosse ne va pas me faire déprimer !* »

UNE FEMME LIBRE, HEUREUSE, CÉLIBATAIRE, QUI ASSUME SON CORPS

Zorica est elle aussi très positive à ce sujet. Aujourd'hui. Car cela n'a pas toujours été le cas. « *J'ai toujours été rondouillette et il y a eu des périodes où j'ai mis le doigt dans l'anorexie. Et bien, je n'étais pas plus heureuse quand j'étais maigre... Maintenant, j'assume qui je suis, j'as-*



sume mes rondeurs. Je ne veux plus lutter avec mon corps. », s'enthousiasme-t-elle. Elle a à plusieurs reprises tenté des régimes. Ça ne marchait pas, elle reprenait du poids. Par deux fois, elle a eu « des accidents de vie » : 35 kilos perdus en 4 mois. « Là, le corps se bloque de tout. On ne peut plus rien faire du tout. La descente aux enfers. D'abord, ça rend euphorique de perdre du poids, ensuite, le corps nous dit stop. C'est compliqué le poids dans le plus ou dans le moins. On m'a forcée après ça à reprendre du poids. », nous explique Zorica.

Dans son entourage, Laëticia est adhérente de l'association Les élégantes courbes. Elle lui en parle. Zorica se dit pourquoi pas, elle aime l'idée d'aller à l'encontre des diktats. « Je suis mère de 4 enfants. Mon fils a un poids « normal ». Mes jumelles ont 14 ans. À un moment, entre copines, elles allaient essayer les fringues et une des copines a dit à une de mes filles qu'elle était trop ronde. Hop, elles arrêtent de manger. Du coup, je surveille, je force un peu à manger. Je sais qu'à cet âge-là, c'est difficile de ne pas se comparer. Je pense que c'est plus facile à mon âge, avec l'expérience et le recul. Mais je vois bien, ma grande fille qui a 20 ans a toujours souffert d'un surpoids. Là, ça y est, elle commence à accepter son poids et sa morphologie. Oui, on plait comme on est ! Il faut s'accepter et accepter le regard des autres. Ce n'est pas toujours facile parce que quand on fait les magasins, c'est hyper difficile de se dire que les tailles s'arrêtent au 44. Même si aujourd'hui, on peut déjà mieux s'habiller qu'il y a 10 ou 15 ans. On n'est plus obligées de s'habiller comme un sac ou une mamie. Y a une évolution dans les mentalités quand même. »

Elle a parcouru du chemin Zorica quant au rapport qu'elle entretient avec son corps. Elevée par des parents immigrés, originaires d'ex-Yougoslavie, elle a été nourrie à la culture du bien et du beaucoup mangé. Elle n'a jamais été privée de nourriture, au contraire, on l'a toujours incitée : « En Croatie, on fait à manger à outrance. Quand la maîtresse de maison prépare à manger, c'est une offense si les plats sont vides, ça veut dire qu'il n'y avait pas assez. » Elle a été mariée à un homme qui la critiquait pour son

poids, pour ses rondeurs. Avec le temps, elle se dit que ce n'était pas le bon, qu'il n'aurait jamais dû se comporter comme ça. Maintenant, son corps ne veut plus rien savoir : « J'arrête de culpabiliser et déjà, ça me fait du bien. De toute manière, le stress, l'angoisse, le fait de se restreindre, ça n'aide pas. Le corps fait des réserves. Les élégantes courbes, j'y adhère depuis peu mais j'adhère vraiment à leurs valeurs. Le 8 mars dernier, c'était la première fois que je défilais. Et on m'a dit que j'étais à l'aise et que j'étais belle. Ça me plait de montrer qu'on peut être heureuse sans être habillée dans du 38. Ça booste et je me suis sentie belle. On est belles ! Je suis heureuse comme je suis, je m'affirme et puis merde ! » Elle a particulièrement envie de mettre son expérience à profit de ses enfants. Pour qu'il et elles se sentent bien dans leur corps. Elle le dit et le redit : « Je me suis libérée des diktats de la mode. L'acceptation permet de mieux vivre. Je suis une femme heureuse, libre, célibataire qui assume son corps ! »

MANGER, BOUGER. MAIS ENCORE ?

Daria Marx le scande elle aussi haut et fort : « Je n'en peux plus qu'on parle de l'obésité en terme de régimes et de sport. Qu'on me résume à ce qui rentre dans ma bouche et aux nombres de pas que je fais chaque jour. Qu'on parle des vraies causes de l'obésité !!! La précarité, les abus dans l'enfance, etc. On n'en parle jamais parce que ça coûterait trop cher au gouvernement la prise en charge thérapeutique, les aides, l'éducation alimentaire dans les familles et les écoles, etc. Ça coûte beaucoup plus cher que d'écrire « Manger, bouger » en bas des pubs. » Oui, ça coûte moins cher mais c'est largement insuffisant.

« Je ne veux plus m'excuser d'exister. Mon corps est très gros, différent, mais rien ne m'empêchera de l'aimer. Il me porte et aujourd'hui nous avons fait la paix. Nous, les gros et les grosses, allons continuer à vivre, à prendre la place qui nous revient, à nous battre contre les discriminations que nous subissons. Certains d'entre nous maigriront, d'autres pas. Mais ce n'est pas ça qui déterminera la réussite de nos vies. Le bonheur ne se mesure pas au nombre



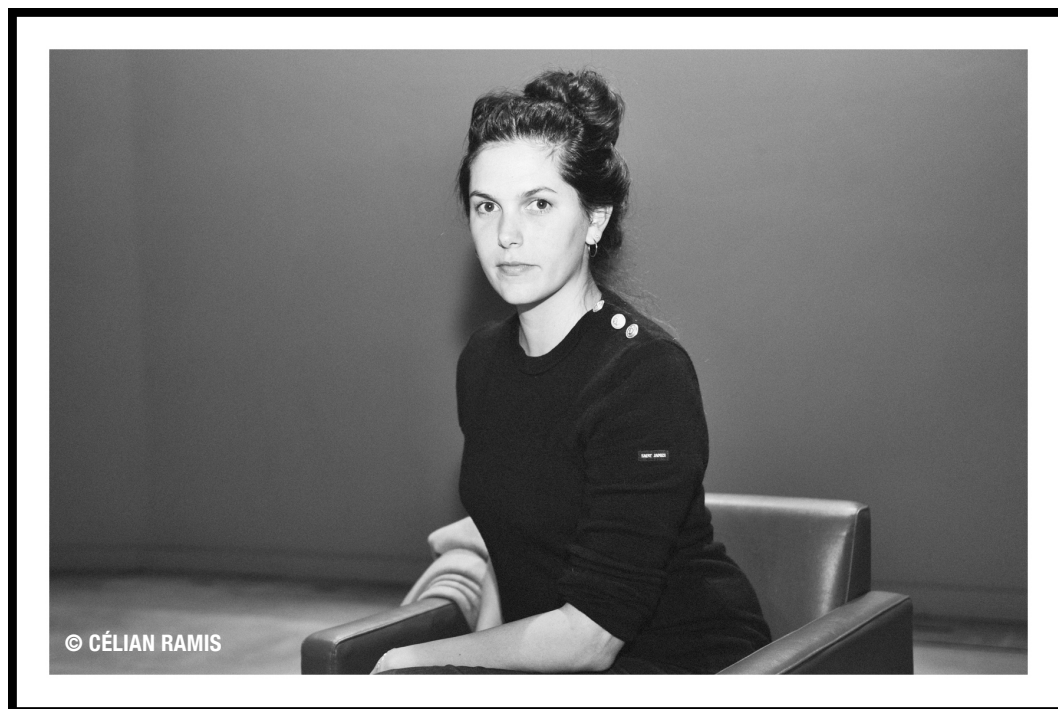
de kilos perdus. Notre corps est un champ de bataille, nous réclamons un armistice, un peu de paix pour être heureux et l'égalité pour avoir les mêmes chances. Si vous nous croisez dans la rue, ne pensez plus qu'on est fainéants ou idiots. Nous sommes vivants. »

Il n'y a aucun doute, l'injonction à la minceur est une plaie pour la majeure partie de la population enfermée dans l'idée que pour être heureuse, il faut atteindre absolument cette norme qui finalement n'est en rien représentative. Et le pire, c'est ce qu'elle nous entraîne à faire, créant de la grossophobie et de la grossophobie intégrée. Les personnes grosses, moins embauchées, sont souvent plus précaires et doivent

payer plus cher pour s'habiller ou pour voyager à peu près confortablement, entre autre. Les médias commencent à en parler mais l'évolution des mentalités est lente, les stéréotypes étant terriblement intégrés dans les esprits, les films, les séries, les publicités, etc. Et quand *Télérama* met une femme obèse nue en couverture de son magazine, les algorithmes des réseaux sociaux s'affolent et censurent l'image. Nous sommes conditionné-e-s et avons conditionné les machines à notre image. Mais le corps parfait n'existe pas et il est plus que temps de revoir nos copies sur ce que nous jugeons hors norme à propos des corps. Et d'écouter, sans minorer, banaliser ou juger les personnes concernées.

IRIS BREY : L'ENTHOUSIASME DE LA RÉVOLTE À L'ÉCRAN

Spécialiste de la question du genre et de ses représentations, Iris Brey a écrit deux livres incontournables : *Sex and the series*, en 2016, et *Le regard féminin – une révolution à l'écran*, en 2020. Elle y décortique la manière dont les sexualités féminines sont montrées sur les écrans et comment déconstruire nos imaginaires patriarcaux pour révolutionner le 7e art. Le 18 février, sa conférence organisée par HF Bretagne, le festival Travelling et le TNB, était captivante et électrisante.



Docteure en études cinématographiques et en littérature de l'université de New York, elle enseigne sur le campus français de l'université de Californie, collabore avec de nombreux médias tels que *Les Inrocks*, *Médiapart* ou *France Culture*, réalise des documentaires dont la série en 5 épisodes *Sex and the series* et théorise dans son nouveau livre le female gaze traduit par *Le regard féminin*. Au cours de ses études, Iris Brey a lu les textes de Laura Mulvey et a découvert le male gaze. L'opportunité pour elle d'élargir son champ d'analyse et surtout de déplacer son regard. « *Depuis quelques temps, on parle de female gaze mais personne*

ne l'avait théorisé. J'ai regardé le plus de films possibles pour affiner mes connaissances et pour le faire. », explique-t-elle. Résultat : un bouquin qui transcende nos imaginaires, avec des réflexions qui font du bien et un ton, mélange de révolte et d'enthousiasme, qui nous réjouit et nous rebooste.

DE NOUVEAUX RÉCITS

Le soir de la prise de parole d'Adèle Haenel sur *Médiapart*, dénonçant les agressions sexuelles subies lors de son adolescence à cause du réalisateur Christophe Ruggia, Iris Brey intervenait sur le plateau, soulignant que le mouvement

MeToo ne faisait que commencer. Ce 18 février, elle le rappelle à nouveau : « *La prise de parole des femmes ne fait que commencer et elle n'est pas encore tout à fait entendue. Adèle Haenel est la plus identifiée mais les autres victimes, on oublie leurs noms.* » Le mouvement MeToo va nous mener vers une révolution de nos imaginaires au travers de laquelle nous allons construire de nouveaux récits. « *Ces récits existent depuis toujours mais on n'avait pas envie de les entendre. On a besoin que ces paroles soient entendues. Là où il y avait des récits isolés, les réseaux sociaux nous ont permis de mettre des hashtags. L'aveuglement fait violence. Il faut donner la parole à ces expériences. Pourquoi l'accouchement n'existe pas sur nos écrans ? Pourquoi l'expérience féminine n'a pas de valeur ?* », interroge-t-elle, précisant avec humour et stupeur que lors de sa grossesse, la seule expérience cinématographique d'accouchement à laquelle elle ait eu accès était celle d'*Alien*.

LE REGARD FÉMININ

Le regard féminin ne consiste pas à cautionner la thèse essentialiste. Loin de là. Il réside dans le fait de se placer du côté de l'expérience d'une héroïne, dans son corps, son ressenti : « *Les films qui me mettent dans la peau de l'héroïne, ça, ça m'anime. C'est un autre rapport à l'écran.* » Elle en a marre d'être captive des réalisateurs présentant leurs désirs fondés sur des inconscients patriarcaux s'exprimant par la reproduction de rapports de domination. Le regard féminin est une question de grammaire, de langage et de vocabulaire dans son sens le plus large. Dans la manière de cadrer les personnages, de placer la caméra, on peut proposer de nouveaux récits. Elle cite notamment la filmographie de Chantal Akerman. Sa caméra se trouve à distance de l'actrice et pourtant, son corps est habité et le/la spectateur-ice entre dans l'expérience.

Elle cite également l'œuvre de Céline Sciamma. « *Je n'avais pas de référence française en terme de female gaze dans la nouvelle génération, avant de voir Portrait de la jeune fille en feu. J'ai repoussé la sortie du livre pour l'intégrer dedans. Elle crée une nouvelle esthétique du désir, du plaisir féminin, une nouvelle manière de filmer le sexe.* », commente Iris Brey qui insiste sur la nécessité à sortir du plaisir et du désir de la domination, à trouver du désir dans

l'égalité, dans le fait de filmer les corps à égalité. « *Ça paraît simple mais ça ne l'est pas.* », poursuit-elle.

JOYEUX CHANGEMENT !

La spécialiste tape du poing sur la table : « *Il faut changer la donne ! J'en ai marre de voir partout les mêmes noms d'hommes, tout le temps. Alice Guy, elle a inventé la fiction. On ne parle jamais d'elle. Qui a décidé de ça ?* » Le matrimoine est négligé, mis de côté et oublié. Mais Iris Brey n'est pas du genre fataliste et pense que le choix est la responsabilité de chacun-e (membres du public, cinéastes, programmeur-ices, journalistes, etc.). Dans ses cours, elle a tranché en faveur d'un corpus paritaire dans lequel aucun réalisateur n'est accusé de violences sexistes et sexuelles. « *Il faut essayer de changer le système, même si ça met mal à l'aise. Notre héritage découle d'un inconscient patriarcal. Les réalisateurs n'ont pas déconstruit leur manière de désirer leur-s actrice-s, leur-s personnages. Qui a décidé qu'il fallait être dans un rapport de domination pour créer de l'excitation ?* » Elle est révoltée Iris Brey. Mais elle est optimiste et nous encourage à l'être également, en réfléchissant et en prenant nos responsabilités : « *Partout, quand on essaye de faire changer le système, il y a des résistances. Mon travail touche à l'intime, le regard, l'intimité, le désir, la sexualité. Réfléchir à son parcours, son corps, ce n'est pas facile pour tout le monde. Mais ça peut changer. La pensée doit être en mouvement. Faut qu'on avance ensemble. Que chacun se positionne dans le débat.* »

Elle aussi a dû déconstruire son regard, son imaginaire. Sortir des automatismes demande un effort. Oui, c'est un travail de déconstruction et de décolonisation de nos héritages. « *Le moment est à la prise de conscience générale et cela va avoir de l'influence sur nos arts. Soyons dans l'action, mettons les corps féminins en mouvement. Ça va devenir de plus en plus joyeux, même pour les hommes.* », conclut-elle. Dix jours plus tard, ce sont bien les cinéastes engagées dans le female gaze qui vont se mettre en mouvement et quitter la salle Pleyel qui applaudit l'attribution du prix de la meilleure réalisation à Roman Polanski pour *J'accuse*, alors que Céline Sciamma – seule réalisatrice nommée dans la catégorie – et son équipe n'auront aucune récompense. « *La honte !* », scande Adèle Haenel en partant. On est bien d'accord.

bref

**BIBLIOFIL**

On aime bien l'initiative lancée par l'ADEC de Rennes. En cette période de confinement, BiblioFil permet de partager et d'écouter des textes, lus, joués et enregistrés, diffusés sur le site de la structure, ainsi que sur sa page Facebook. Le principe : seul-e ou à plusieurs, vous pouvez prendre un extrait de livre (10 minutes maximum) et l'interpréter comme bon vous semble !



bref

chiffre

du

mois

2ème

chance pour voir l'exposition *Je, tu, il, elle, nous avons des droits*, de la photographe Lily Franey, en visite virtuelle sur le site de Rennes 2.

chiffre

du

mois

yegg aime l'opéra

OPÉRA À DÉCOUVRIR GRATUITEMENT

operadeparis.fr

à

l'

affiche

bref

**QUEEN BLOOD**

Filmées lors de leur représentation à l'espace 1789 à Saint-Ouen, les danseuses de Paradoxal nous font l'honneur de diffuser *Queen Blood* sur le site de France Tv. C'est réjouissant de voir cette pièce chorégraphique, si puissante et combattive, mettant en lumière la multiplicité des féminités, ainsi que la prouesse technique des artistes réunies par la musique house.



bref

à

l'

affiche

LE FEU DE L'HÉRITAGE FLAMENCO

Le 28 février dernier, la danseuse Carmen Ledesma et la chanteuse Mari Peña, toutes deux héritières du flamenco pur et traditionnel, ont partagé leurs savoirs ancestraux sur la scène du Triangle à travers le spectacle *Flamme gitane*.



© CÉLIAN RAMIS

C'est un spectacle qui a à peine été préparé. Seulement le début et la fin et c'est bien suffisant. Parce que ce que veut Carmen Ledesma, c'est offrir du flamenco tel qu'il est : « *Libre, improvisé, traditionnel.* » La maestra poursuit : « *Il faut qu'il y ait de la liberté dans le spectacle !* » Elle regrette qu'aujourd'hui, on ne connaisse plus dans les théâtres le flamenco pur. Avec *Flamme Gitane*, présenté à l'occasion des 12èmes Rencontres Flamencas organisées par Apsara Flamenco, elle s'entoure d'une des plus grandes figures actuelles du cante Mari Peña, de la chanteuse Cécile Evrot, du guitariste Antonio Moya, formé par l'immense Pedro Bacán, et de la danseuse Cécile Apsara. Ensemble, iels ravivent le feu et l'essence du flamenco. Et c'est d'une intensité époustouflante. Une expérience ineffable tellement leur art enflamme leurs corps et leurs êtres, concentrés, élégants et gracieux. Puissants. Généreux. « *Tu dois partager tes sentiments, ce que tu aimes, avec les autres pour que eux aussi ils puissent en profiter.* », souligne Carmen Ledesma. Originaires de Séville, elle grandit entourée par une famille et

des voisins du quartier qui pratiquent tous la danse, le chant et le théâtre. Vers 9 ans, elle danse dans le plus grand théâtre de Séville et tourne dans les plus grands festivals de flamenco, jusqu'à recevoir le plus grand prix de cette discipline qui s'intègre à une culture bien plus vaste qu'une pratique artistique indépendante : « *Le flamenco, c'est ma vie, je ne peux pas vivre sans ça, sans musique. Ce n'est pas seulement une chorégraphie, c'est autre chose. Ce n'est pas une discipline qui s'apprend au conservatoire. C'est d'abord une table ronde, autour de laquelle débute une discussion. Les gens viennent, arrivent avec des bouts de gâteaux, etc. C'est un patrimoine de l'humanité. Et un matrimoine également, oui. Les femmes sont très importantes dans la vie du flamenco.* » Sur scène, ce qu'elle transmet, c'est son apprentissage auprès des plus grands noms, ses inspirations mais aussi tout son vécu, son savoir et son ressenti. Elle a appris très jeune le flamenco mais elle le dit, avec l'âge et la maturité, elle le comprend de mieux en mieux. En elle vit la flamme gitane et ce soir-là, elle l'a faite jaillir pour la transmettre intensément à chacun-e d'entre nous. | MARINE COMBE

SOLIDAIRES AVEC

TOU-TE-S CELLE-UX

QUI CONTINUENT DE TRAVAILLER
AU SERVICE DE LA SOCIÉTÉ PENDANT LE CONFINEMENT

I AM NOT OKAY WITH THIS
CHARLES FORSMAN
 MARS 2020



En ce début de printemps confinement, rien de mieux que de se lancer à la découverte de séries en petit format. Tout comme la nouvelle série fantastico-déjantée de Charles Forsman, le réalisateur de *The end of the F***ing world*. Les créateurs de *Strangers Things* nous plongent sur 7 épisodes dans la psyché et l'univers décalé d'une ado de 17 ans. Alternant le quotidien teen drama d'une jeune femme qui se découvre et un pouvoir télékinésique incontrôlable, la première saison de la série nous laisse sur notre faim. Le portrait multiple d'ados en marge et en processus de construction plait et ne s'offusque pas d'être à la mode depuis quelques temps. On ne s'affolera pas de tomber dans un genre surexploité. Les interprétations sont remarquables et la jeune Sophia Lillis dans le rôle de Sydney est aussi charismatique que bouleversante d'intensité. On abandonne le coté blafard et désenchanté de *The end of the f***ing world* pour une humeur narrée à la première personne qui certes bouillonne de colère mais qui sait pour autant décrire son monde avec le recul et la moquerie d'une jeune femme pleine d'intelligence. Le surnaturel ne prend pas le pas sur le rythme normalisant d'une bourgade aussi ennuyeuse que suractivée par les consciences éveillées de ces ados tous désireux de vivre des émotions. Nul doute que l'auteur prend quelques libertés vis à vis du roman graphique mais c'est à l'évidence un gain potentiel dans l'installation et l'éclosion du récit. Parias rebelles et dynamisme intrépide aux superpouvoirs, avec toutes ses références à de grandes œuvres cinématographiques, la série est une belle promesse. **| C. R.**



LES ESPIONNES RACONTENT
AURÉLIE POLLET
 MARS 2020



Adapté du très bel ouvrage homonyme de Chloé Aeberhardt, *Les espionnes racontent* se décline en une mini série de 6 épisodes. Chaque épisode revient sur une rencontre tirée de son livre avec une espionne ou agent opérationnelle des services de renseignement. Six femmes, six destins de femmes espionnes ayant servi leurs patries sur de longues années ou lors d'importantes missions plus ou moins dangereuses. Plutôt éloignées des clichés très exploités de femmes fatales de la James Bond girl, nos héroïnes s'expriment de chez elles, avec leurs tons et leurs désirs d'en dire beaucoup ou pas assez. Résultat d'une formidable enquête de 5 années, le livre centré sur la période historique de la guerre froide aura nécessité un long travail de recherche et de terrain car comme toute bonne journaliste, il aura été impossible à Chloé Aeberhardt d'établir une série de portraits sans les rencontrer, apportant ainsi beaucoup d'informations sur les femmes qu'elles sont aujourd'hui. Élément capital car les épisodes nous proposent de nous faire revivre ses rencontres. On sent le vif plaisir qu'à l'écrivaine à contre balancer les missions stratégiques pointues et déterminantes de ces espionnes et leurs personnalités très atypiques de femmes et de civiles à notre époque. Le travail d'animation d'Aurélié Pollet, narré à la première personne, tel un journal de bord, est talentueusement mis en scène et illustré par une projection animée type roman graphique. Agents du KGB, MOSSAD, CIA, DGSE, STASI, c'est Miou-Miou qui les incarne par le son de sa voix. Des témoignages exquis de professionnelles du service secret et de leurs rôles décisifs, souvent en tant que femmes dans ce monde d'hommes, qui chassent avec élégance le cliché de la femme espionne séductrice qui n'obtient que par l'intermédiaire de ses attributs physiques. À découvrir sur arte.fr ! **| CÉLIAN RAMIS**



SEARCHING FOR GRACE
BABY FIRE
 MARS 2020

Ça fout les poils d'écouter le nouvel EP de Baby Fire, un groupe de musiciennes basé à Bruxelles qui envoie du rock alternatif qui transcende nos tissus pour aller foutre le bordel dans toutes nos cellules. *Searching for grace*, c'est quatre chansons profondes et intenses qui jouent avec nos émotions. Il y a de l'inquiétude et de l'angoisse qui émanent d'une dimension très sombre de la musique de Dominique Van Cappellen (chant, guitare), Cécile Gonay (violin, basse, percussions, chœurs), Lucile Beauvais (orgue, claviers, piano) et de leurs invités. Mais il y a aussi quelque chose de très beau et de très apaisant qui se dégagent de la voix à la fois chevrotante, posée et déterminée de la chanteuse, englobée dans cet ensemble post-punk. Il est question de noirceur de la nuit mais aussi d'inspiration, d'amour à donner sans attendre en retour, de souffle précieux et de plein d'autres notions, sentiments, couleurs, formes, sensations qui toujours trouvent et créent un équilibre. Pour refuser la fatalité et avancer dans ce mélange de force, de douceur et de fragilité. Un mini-album inspirant qui nous embarque dans les méandres d'une pudeur sauvage, et qui s'accompagne d'un livret de sublimes coloriations (et des paroles !) réalisés par Alice Smith. **| MARINE COMBE**



WOMAN LES BRETONNES
Y. LECHEVESTRIER & T. RUELLAN
 MARS 2020



Le mois dernier, on découvrait au cinéma *Woman* d'Anastasia Mikova et de Yann Arthus-Bertrand. Ce mois-ci, on dévore le livre *Woman Les Bretonnes*, écrit par Yvon Lechevestrier et Tugdual Ruellan (d'après le film éponyme réalisé par Baptiste Rouget-Luchaire). En 200 pages, ce ne sont pas moins de trente femmes qui se racontent dans cet ouvrage. La plus jeune est âgée de 30 ans, la plus vieille de 85 ans. Au fil des pages, on lit les récits, toujours racontés à la première personne du singulier, de Myriam, de Framboise, de Klervi, de Maryannick, de Colinne, de Claire, de Nolwenn, de Claude, d'Anna, de Blandine, de Monique et de Jeanne, entre autres. Leurs manières de regarder leur environnement et de se regarder elles-mêmes sont touchantes, parfois bouleversantes, tant elles tendent à entrevoir un monde humaniste et optimiste, malgré les épreuves, malgré les vécus et les blessures. À la lecture de certains parcours, on ne peut retenir nos larmes, qui se mêlent alors aux joies, aux espoirs, aux colères et aux luttes des voisines qui les précèdent ou les suivent. Leurs propos, concernant leurs parcours pourtant bien distincts, ne sont pas anodins. Ils sont le fruit des discriminations subies et constatées au cours de leurs existences de femmes. La combativité accompagne chaque ligne, chaque page, chaque personnalité. C'est puissant et enivrant. On regrette néanmoins que les amours relatés ne se conjuguent qu'à l'hétérosexualité et que les visages symbolisant les Bretonnes en couverture du bouquin soient exclusivement blancs. Car la Bretagne ne manque pas de pluralité. **| MARINE COMBE**



© CÉLIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Épisode 70 : Quand j'ai dansé comme Beyoncé

Oui, on peut toujours rêver. Ce rêve, de pouvoir se la péter sévère en soirée parce qu'on connaît par cœur la choré de Beyoncé, Bonjour Chaton le fait devenir réalité. Du 24 au 27 février, on a bossé, on a sué, on a répété, faut l'avouer, on en a un peu chié, mais on s'est carrément amusées. On a travaillé 1h30 tous les soirs au studio Chorédanse à Rennes, avec Soukamba Dabo, alias Soukie, notre danseuse-chorégraphe-survoltée pour ce workshop « Danse comme dans les clips », organisé par Anne-Claire Loaëc, fondatrice de Bonjour Chaton. Le pied total ! Apprendre à danser sur la chanson « All the single ladies », ouais ouais, ça envoie du pâté. Alors ok, Soukie l'a légèrement coupée pour que nous puissions la réaliser en quatre jours seulement, avec un faible niveau de danse. Mais ça n'enlève pas la difficulté et ça fonctionne à merveille. Tous les jours, on panique en voyant la chorégraphe exécuter les mouvements qu'il va nous falloir assimiler

et intégrer. Tous les jours, on transpire en essayant de réaliser les pas sans se tromper. Tous les jours, on regarde le clip, dépitée-s, en se disant qu'on n'y arrivera jamais. C'est vrai. Être Beyoncé, on n'y arrivera jamais. Mais à mémoriser la choré et à la danser en suivant le rythme de la chanson, on a réussi !!! Et ça fait un bien fou. Non seulement parce qu'on s'est éclatée-s à le faire mais en plus parce qu'on n'avait jamais osé avouer avoir l'envie de faire un truc pareil... Et pourtant, qu'est-ce qu'on en rêvait ! On est sortie-s de là avec la pêche et la banane. De quoi se concocter un bon petit cocktail bien puissant et dynamisant. On n'a pas senti de jugement ni sur le niveau de danse, ni sur la difficulté à révéler une quelconque sexytude. Par contre, on a carrément aimé l'approche de Soukie nous répétant de nous approprier les mouvements à notre sauce et nous éclater dans la choré. Encouragées, on relève le défi. Libérateur et kiffant à mort !

■ MARINE COMBE

LAURIE HAGIMONT BIBICHE ZÈDE LINDA HAYFORD LIS PERONTI MANON CARBONNEL
ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ CLAIRE MALARY SARAH DESSAINT NADÈGE NOISSETTE LÉA MAZÉ
ROZENN MORO MÉLISSA PLAZA SELENE TONON GAËLLE AUBRÉE LADYLIKE LILY ODILE BAUDOUX
LYDIE PORÉE ARMELLE BILLARD ISKIS CHARLOTTE MARCHANDE ELLY OLDMAN MORGANE REY
GAËLLE ABILY ESTELLE CHAIGNE LA BATTUE FANNY MAPEG VÉRONIQUE NAUDIN AÉDELPHÉ
GÉNÈVÈVE LETOURNEUX STOP HARCELEMENT DE RUE AURÉLIA DÉCORDÉ GONZALEZ ANOUCK MONTREUIL
LAURENCE IMBERNON CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÈRE ANOUC K GULLER
ISABELLE PINEAU ENORA LE PAPE ÉMILIE AUDREN GAËLLE ROUGIER
ANNE LE HENAFF MARINE BACHELOT NGUYEN PERIODS
OSEZ LE FÉMINISME ELISE LE CALVEZ GÉRALDINE WERNER
JESSIE MAGANA SANDRA LE GUEN
CATHERINE LEGRAND NOUS TOUTES
PP7



LES FEMMES QUI COMPTENT, CHAQUE MOIS DANS YEGG



LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR